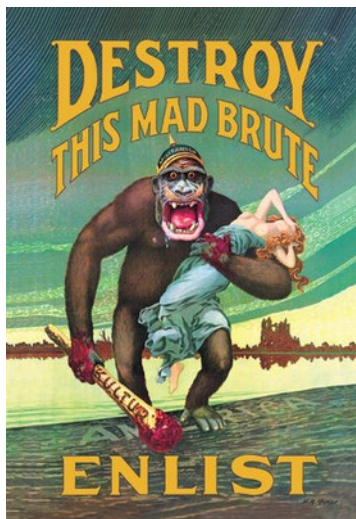


# L'ENNEMI



La notion d'ennemi \_ *inimicus*, littéralement « non-ami » \_ était implicite dans les arts martiaux originels. D'arts de tuer employés sur les champs de bataille, ceux-ci commencèrent à s'euphémiser à partir de la fin du XIXe siècle avec l'apparition du judo. Malgré un regain d'intérêt pour les techniques létales au cours des grands conflits du XXe siècle (développement du close-combat), les arts martiaux se détournèrent progressivement de leur fonction première pour s'adapter aux normes sportives et aux contraintes juridiques des sociétés d'après-guerre. Ainsi, l'ennemi finit par disparaître au profit d'un antagoniste qui peut agir de façon conventionnelle, les pratiquants jouant tour à tour les rôles actif (*tori* en japonais) et passif (*uke*) dans des situations d'attaque et de défense, ou plus librement lors de compétitions soumises à des règles. Dans certaines disciplines soucieuses d'harmonie telles que l'aïkido ou encore le taiji quan, l'opposant cède la place au partenaire voire se réduit à une figure purement virtuelle, sous-jacente aux pratiques chorégraphiques. Toutefois, une montée de la criminalité favorisa parallèlement l'apparition d'un marché de l'autodéfense, certains systèmes préconisant non seulement un retour aux techniques ancestrales, jugées plus réalistes, mais encore un réveil des instincts archaïques visant à la destruction de l'agresseur... À un certain point de vue, ces évolutions divergentes reflètent les contradictions de notre époque, entre pacifisme revendiqué et ensauvagement, condamnation de la violence et mobilisation guerrière à l'appel des tambours médiatiques. En élargissant encore le champ, il apparaît que la notion d'ennemi est indissociable de l'aventure humaine et, *in fine*, nécessaire à toute construction politique.

## Désigner l'ennemi

Ces temps-ci, l'ennemi semble se répandre partout. Il serait à l'affût dans l'atmosphère, massé aux frontières, embusqué au coin du bureau de vote ou encore logé dans les cervelles mal-pensantes... À l'instar des extra-terrestres de *L'Invasion des profanateurs de sépultures* (Don Siegel, 1956), il pourrait très bien s'introduire dans un proche \_ le bambin devenant un danger mortel pour ses grands parents, par exemple \_ voire, dans un autre registre, être lié à notre propre activité quotidienne par le biais de l'empreinte carbone. Comment se protéger contre une menace protéiforme et parfois indiscernable? Telle est la question à laquelle les méthodes d'autodéfense semblent bien en peine de répondre, cela d'autant plus que leurs techniques visent essentiellement à se prémunir contre le voyou, crainte qui, si l'on en croit les commentateurs patentés, ne relèverait finalement que d'un déplorable « sentiment d'insécurité ». Quoi qu'il en soit, au cours des deux années écoulées, l'hypervigilance induite par la pratique des arts martiaux (vision périphérique, attention aux détails, mise en alerte dans certaines situations) semble s'être propagée pendant un temps à l'ensemble de la population, certains en venant à se méfier non seulement des autres mais aussi de leur entourage. Ainsi, le « nous sommes en guerre » présidentiel se répercuta jusque dans

les familles qui, parfois, se divisèrent derrière les sacs de sable de la distanciation sociale, chacun comptant sur des moyens plus ou moins rationnels pour se protéger. Et de fait, entre propagande manichéenne et état d'urgence, les Français se retrouvèrent plongés dans une situation extrême qui ne fut pas sans faire penser au contexte d'un conflit majeur<sup>1</sup>...

La distinction ami-ennemi est au cœur de toute pensée politique. Sans cette discrimination, il n'est pas possible de survivre \_ pensons à notre système immunitaire \_ ni de rechercher la paix puisque celle-ci est nécessairement signée avec l'adversaire. Pour cela, encore faut-il que ce dernier soit respecté et non pas ravalé au statut de coupable absolu, un tel jugement interdisant d'emblée toute négociation et conduisant fatalement à une escalade de la violence. Le refus de toute conciliation avec la partie opposée sous-tend les réactions extrêmes, qu'il s'agisse, sur le plan individuel, des techniques lourdes d'autodéfense cherchant la mise hors de combat par tous les moyens possibles ou, au niveau des États, les campagnes militaires du style « choc et effroi » qui ne laissent que des champs de ruines derrière elles. Julien Freund observait par ailleurs « *que les moyens dits pacifiques ne sont pas toujours ni même nécessairement les meilleurs pour préserver une paix existante* »<sup>2</sup>. Et en effet, l'histoire montre que le pacifisme tend à encourager l'agression \_ les accords de Munich, 1938 \_ en désarmant un sujet auquel il ne reste plus alors que l'espérance d'une adhésion de celui d'en face à son espoir de concorde... Quoi qu'il en soit, l'ennemi c'est toujours l'autre qui peut être soit honni et ravalé à l'état de bête soit reconnu dans sa complexité humaine, préalable à la possibilité qu'il devienne un *prochain*, c'est-à-dire un autre dont on se sent proche.



Ilya Glazunov, *Deux Princes* : la désignation de l'ennemi

### **Incursion en Comanchería**

Le conditionnement guerrier caractérise les groupes humains placés dans des contextes de rivalités entraînant une proximité directe, physique, avec ceux qui sont perçus comme des ennemis. Ainsi par exemple, le jeune Comanche était dès sa prime enfance endurci par un mode de vie fondé sur la chasse et aguerri à l'art équestre ainsi qu'à l'usage d'armes rudimentaires (arc, tomahawk, lance, bouclier en peau de bison). Une certaine « passionarité »<sup>3</sup> permit à ces redoutables centaures de se tailler un immense territoire dans les grandes plaines du sud des États-Unis, sorte d'empire récemment mis en lumière par quelques historiens<sup>4</sup>. De façon surprenante, le développement et le contrôle de cette *Comanchería* ne s'appuyait pas sur une organisation militaire unifiée, chaque bande agissant de façon plus ou moins indépendante. Toutefois, les entreprises guerrières étaient mûrement réfléchies entre razzias, pour s'approvisionner en montures, scalps ou esclaves, alliances plus ou moins durables (Kiowas et trafiquants) et expéditions dirigées contre concurrents ou

1 À ce titre, rappelons qu'en Chine la lutte contre l'épidémie fut coordonnée par l'Armée populaire de libération (APL) avec à sa tête le major-général Chen Wei 陈薇 et qu'en France les réunions du Conseil sanitaire de défense, créé pour la circonstance, furent soumises au secret défense.

2 Julien Freund, *L'Essence du politique*, Paris, Dalloz, 2004.

3 Concept, développé par l'historien et ethnologue Lev Goumilev (1912-1992) qui désigne « l'énergie vitale d'un groupe humain » s'exprimant par des conquêtes militaires ou intellectuelles.

4 Cf. Pekka Hämäläinen, *L'Empire comanche*, Paris, Anacharsis Éditions, 2012 et S. C. Gwynne, *L'Empire de la lune d'été*, Albin Michel, 2012.

envahisseurs (Apaches, Utes, Tonkawas, Mexicains, colons, etc.). Dans ce monde hostile, très éloigné des visions idylliques entretenues au sujet des peuples premiers, l'élément féminin était relégué à une place subalterne \_ première division du travail, les femmes assurant toutes les tâches serviles \_ les seules possibilités de réalisations individuelles s'offrant aux hommes les plus intrépides et astucieux, l'exploit guerrier étant la principale source de prestige et d'autorité. Se désignant eux-mêmes comme le « peuple » (*numunuh*), les Comanches restreignaient l'humanité à leur groupe tribal ainsi qu'à leurs alliés, traitant avec la plus extrême cruauté tous ceux qu'ils considéraient comme proies ou ennemis. Claude Lévi-Strauss a rappelé que « *des sociétés qui nous paraissent féroces à certains égards savent être humaines et bienveillantes quand on les envisage sous un autre aspect* »<sup>5</sup>. Cependant, il n'en a pas moins souligné dans *Race et histoire* (1952) cette tendance des peuples sans écriture à déshumaniser l'étranger, à faire de l'autre l'ennemi par excellence.



Guerriers comanches par George Catlin (circa 1834-35)

### Le samouraï et le cadre

Considérons à présent le cas du Japon féodal. Chacun sait que la caste samouraï en constitua l'assise tout comme la classe chinoise des lettrés forma pendant deux millénaires l'ossature de l'empire du Milieu. Pour le pouvoir nippon, l'ennemi fut à la fois extérieur (Aïnous des terres sauvages du Nord, conquérants Mongols, royaume de Joseon, etc.) et intérieur (clans rivaux, factions aspirant à conquérir le pouvoir, populations gagnées au christianisme des missionnaires...). Tout au long de la formation de l'État japonais, la fonction guerrière évolua en même temps que les théâtres d'opérations militaires. À l'origine et au même titre que son homologue amérindien, le combattant était principalement guidé par des objectifs personnels de gloire et d'enrichissement. Après avoir longtemps dominé la scène, les archers à cheval finirent toutefois par s'incliner face aux fantassins plébéiens armés de lances (*ashigaru*) et surtout aux arquebusiers lors de la bataille de Nagashino en 1575, tournant de l'art de la guerre dans l'archipel. L'unification et la pacification du pays à partir du XVIIe siècle (début de la période Edo), nécessita un contrôle étroit du métier des armes qui réorienta la pratique des techniques de combat vers ces activités hautement symboliques et très stylisées que constituent les *bujutsu* classiques, eux-mêmes à l'origine des arts martiaux modernes (*budo*). Parallèlement, sous l'influence du zen s'élabora une forme d'ascèse visant à transformer le guerrier jaloux de sa réputation et de son indépendance en *samurai* (étymologiquement « serviteur »), autrement dit en instrument docile de la hiérarchie et cela jusqu'à l'éventuel suicide. Dans le contexte du *Bushido* (Voie du guerrier), l'intériorisation des vertus martiales et le contrôle de soi furent présentés comme l'expression d'une forme de spiritualité dans laquelle le moi illusoire théorisé par le bouddhisme devenait le nouveau champ de bataille. Mais la frontière semble floue entre un franchissement des limites de l'ego permettant l'accès à une dimension supérieure (*satori*) et une forme d'abnégation instrumentalisée par le pouvoir qui, de militaire, devint économique au cours du XXe siècle<sup>6</sup>. En effet, les cadres des zaibatsus furent invités à faire preuve des mêmes qualités « militaires » \_ obéissance et oubli de soi à la base, sens

5 Claude Lévi-Strauss, *Tristes tropiques*, Plon, 1955.

6 Sur l'instrumentalisation de la doctrine zen, signalons *Le Zen en guerre (1868-1945)* de Brian Victoria (Seuil, 2001).



stratégique pour les décideurs \_ que leurs prédécesseurs, une évolution confirmée par l'intérêt que les milieux de l'entreprise portent au *Livre des cinq anneaux* (*Gorin no sho*), traité de tactique écrit par le célèbre samouraï Miyamoto Musashi (1584-1645).

### Un guerrier privé de toute liberté

D'autres types de conditionnement militaire se retrouvent dans l'histoire des sociétés occidentales dans lesquelles, à l'exemple du Japon des Tokugawa, l'autonomie guerrière fut progressivement confisquée au profit de l'État. Car il s'agissait bien d'une forme d'indépendance pour le « brave » Comanche qui adhéra à une structure militaire particulièrement souple, susceptible d'évoluer ou de se désagréger une fois l'expédition menée à bien. Un tel fonctionnement laissait une grande liberté à l'individu qui pouvait, par exemple, décider de s'extraire d'une lutte incertaine ou d'arrêter le combat estimant qu'il avait acquis une part suffisante de butin. Lors de la grande déflagration de 1914-1918, il n'en allait évidemment pas de même pour le conscrit qui se retrouvait sur le front, fatalité en partie déterminée par son origine sociale<sup>7</sup>. En effet et malgré la mission nationale dont il était investi, le Poilu fut totalement réifié, réduit à cette chair à canon sacrifiée dans les hécatombes aux proportions industrielles de Verdun et de la Somme.

Au cours de cette guerre qui vit l'artillerie réduire à néant l'héroïsme du fantassin, l'ennemi se retrouva, là encore, des deux côtés de la ligne de démarcation. Il ne s'agissait pas seulement du « Boche » terré dans la tranchée d'en face, mais aussi du traître de l'intérieur, du déserteur voire, du point de vue de la lutte des classes, de cette masse de ruraux enracinés et de prolétaires turbulents qui faisait obstacle à la progression du Moloch capitaliste. Ainsi, du guerrier de l'âge de pierre au soldat moderne, se révèle une opposition entre autonomie et hétéronomie et, d'autre part, entre communauté humaine (l'intérêt collectif correspond plus ou moins à l'intérêt de chacun) et État (l'intérêt de celui-ci prime non seulement sur les individus mais aussi sur les communautés)<sup>8</sup>. Dans le premier cas, l'ennemi est l'autre du groupe et dans le second, l'ennemi est l'autre de l'État, qu'il soit extérieur ou intérieur, la figure ultime dans ce dernier cas étant celle de l'ennemi public<sup>9</sup>.



Albert Herter, Le Départ des Poilus (1926, détail)

### Entre idéologie et mystique

Nous avons évoqué quelques convergences et divergences de trois sociétés militarisées. Chacune d'entre elles supposait un conditionnement participant à la construction de l'ego, automatismes auxquels le futur guerrier devait s'identifier. Le Poilu, à l'instar de ses homologues amérindien ou japonais, fut produit dans un contexte particulièrement belliciste comme l'attestent dans son cas la rhétorique qui suivit la défaite de 1870 et la perte de l'Alsace-Lorraine, les programmes scolaires de la III<sup>e</sup> république, qui accordaient une place importante à l'idéologie de revanche et aux exercices martiaux<sup>10</sup>, ou encore le mythe de l'Union sacrée. Les monuments aux morts et l'exaltation de

<sup>7</sup> Ceux que l'on qualifia alors « d'embusqués » s'en sortirent mieux grâce à leur entregent. Toutefois, il faut préciser que la plupart des couches de la société payèrent un lourd tribut à cette guerre monstrueuse.

<sup>8</sup> Il conviendrait ici de faire un distinguo entre État souverain et État phagocyté par des puissances extérieures, financières ou autres.

<sup>9</sup> Qui devient « ennemi du peuple » en régime communiste.

<sup>10</sup> Le *Manuel d'exercices physiques et de jeux scolaires* du Ministère de l'instruction publique, initialement publié en 1906 et plusieurs fois réédité pendant la Première Guerre mondiale, préconisait ainsi dès l'âge de 6 ans des « exercices

certaines figures héroïques, parfois avec le concours de l'Église<sup>11</sup>, témoignent de cette mentalité guerrière. Significativement, les propagandes de l'époque n'hésitaient pas à priver l'ennemi de toute humanité. Ainsi, par exemple, certains qualificatifs animalisant les soldats allemands pendant la Première Guerre mondiale (race de cochons, doryphores, etc.) font écho aux termes péjoratifs rapportés par Lévi-Strauss avec lesquels les Indiens d'Amazonie désignaient ceux qui leur étaient étrangers (singes de terre, œufs de pou...).

Le soldat moderne ne trouve sa pleine dignité qu'en se consacrant à la protection de la collectivité ou des frontières, le « service de la Nation » ne prenant pleinement sens que dans ce cas. De la même façon, les Amérindiens ne furent jamais autant admirables que dans la défense désespérée de leurs communautés, l'instinct prédateur étant en quelque sorte transcendé par le souci de protéger les siens<sup>12</sup>. Qu'il s'agisse de détruire ou au contraire de préserver, le phénomène guerrier ne saurait toutefois être réduit à une conception purement naturaliste telle que celles induites par la philosophie de Hobbes (l'homme est un loup pour l'homme) ou les recherches de l'éthologue Konrad Lorenz montrant que tout regroupement social nécessite au préalable de réorienter l'agressivité interindividuelle contre un ennemi commun. En effet, à la différence des fourmilières s'affrontant pour un territoire ou des ressources, les sociétés humaines évoluées subordonnent leurs combats à des considérations éthiques sur le plan individuel ou morales sur le plan collectif (guerres justes, injustes, etc.). Le combat possède en outre une dimension mystique déjà attestée chez les peuples premiers qui, dans le cas des Indiens des plaines par exemple, se traduisait par des pratiques ascétiques visant à l'obtention d'un pouvoir efficace sur le champ de bataille et pouvant conduire, à l'instar des kamikazes nippons, au sacrifice de sa propre vie (guerriers-suicides cheyennes par exemple). Lors des grands conflits du XXe siècle, il y eut également dans le monde occidental quelques individus pour s'engager dans la voie d'un héroïsme transcendant, personnages bien connus des tenants d'une quête métaphysique viriliste dont Julius Evola fut l'un des principaux hérauts. Cette dimension spirituelle est aujourd'hui également revendiquée par certains adeptes des arts martiaux qui présentent leurs disciplines comme des formes d'ascèses menées contre cet ennemi ultime que constitue le moi illusoire.



Les valeureux défenseurs de Minas Tirith face aux hordes du Mordor

## Combattre le dragon

Dans la guerre intérieure, l'ennemi c'est l'ego, le « petit moi » comme disait le traditionaliste espagnol Antonio Medrano (1946-2022). Non plus l'autre du groupe (nous avons vu que l'ennemi tribal était nié dans son humanité tout comme le « Fritz » l'était dans la sienne) mais l'autre du moi véritable qui pourra être entendu ici comme l'individualité égocentrée associée à l'image du dragon qu'il s'agit de terrasser. Une des plus belles illustrations de ce combat pour le Soi se trouve dans la

---

d'ordre » (marches au pas cadencé, formations diverses, etc.). Ce programme très complet du point de vue de la gymnastique et des sports de combat (boxe française, canne) visait à former des hommes aptes à devenir des soldats.

11 Ainsi, par exemple, la quasi sanctification du général de Sonis (1825-1887) et de l'enseigne de vaisseau Paul Henry (1876-1900).

12 Les exodes héroïques des Nez-Percés et des Cheyennes du Sud cherchant à échapper à l'emprisonnement dans les réserves sont significatifs à cet égard. Rappelons également que la bataille de Little Bighorn (1876) fut remportée alors que les guerriers Sioux et Cheyennes défendaient leurs villages.

*Bhagavad Gita* avec le dialogue entre Arjuna, guerrier saisi par le doute avant la bataille cruciale, et son cocher Krishna, avatar du dieu Vishnou et manifestation de la conscience cosmique. Comme l'écrivit le poète René Daumal, celui qui a déclaré la *guerre sainte* devient lui-même « le champ de la plus violente bataille » et se tient « plein à craquer des multitudes d'ennemis qu'il contient ». Un tel état de conflit intérieur permanent ne va pas sans périls depuis l'épuisement psychique jusqu'à l'identification mimétique à l'ennemi : à trop combattre le dragon, on devient dragon soi-même, disait Nietzsche... Ainsi, le fanatisme peut conduire le « guerrier absolu » à nier tout ce qui en lui-même est souffrant, blessé ou inaccompli, autrement dit sa propre humanité. Sa quête impitoyable risque alors d'aboutir à un état de psychopathie mystique dont la figure du baron Ungern-Sternberg offre un bon exemple<sup>13</sup>. C'est là toute la différence avec l'idéal chevaleresque qui détourne l'usage de la force pour mettre celle-ci au service de la faiblesse qui doit être reconnue tant à l'intérieur (le pécheur) qu'à l'extérieur de soi (la veuve et l'orphelin). Toutefois, la nécessité du combat demeure afin de dépasser certaines limites existentielles et psychiques à l'image du papillon luttant pour s'extraire de sa chrysalide.



Le lieutenant-général Ungern-Sternberg (1885-1921), dit le « baron fou », peu avant son exécution par le pouvoir soviétique.

### Délires utopistes

Du collectif à l'individuel, du transcendant au contingent, de l'être à la conscience, la vie ne saurait privilégier qu'une seule direction. Le yang ne va pas sans le yin, l'intérieur sans l'extérieur, le bas sans le haut, le nouveau sans l'ancien, la personne sans la société, l'amitié sans l'inimitié, la douceur sans la force, la paix sans la guerre... Pourtant, nous sommes aujourd'hui soumis aux diktats d'une pensée à sens unique, unipolaire, abstraite, idéaliste, magique à certains égards. Le paradis sera pour demain, paraît-il. À la fois expert et prophète, l'utopiste annonce la fin de l'histoire (Fukuyama<sup>14</sup>) et le transhumanisme triomphant, sans voir le précipice vers lequel il a choisi de nous lancer à toute vitesse. Enivré par son hubris, aveugle à un paysage que l'accélération rend de plus en plus indistinct, ce forcené refuse tout ralentissement ou changement d'aiguillage car il voyage en première classe, avec tout le confort souhaitable. C'est lui seul contre l'autre, contre tous les autres : les exploités qui alimentent la machine, les surnuméraires écrasés au passage du convoi, les récalcitrants qui préféreraient une autre destination ou encore, comme dans les westerns, les sauvages qui défient la locomotive et cherchent vainement à la faire dérailler. Il ne saurait y avoir qu'un terminus vers lequel l'humanité entière est sommée de se précipiter, que cela lui plaise ou non ! Et puis, il y a le frère de l'utopiste dément, jumeau sorti de la même matrice mais qui regarde dans le sens opposé. Son rêve est bien plus sympathique : il œuvre à l'instauration d'un éden rousseauiste écoresponsable où la gentillesse deviendrait une maladie contagieuse. Dans ce nouveau paradigme, les relations humaines seraient pacifiées par les seules vertus de la pensée positive et de la communication non-violente... Qu'il s'agisse du Mordor technologique du premier ou du monde enchanté du second, le réel \_ anthropologique, historique, politique \_ est pareillement nié. Le premier pose comme principe une absence de limites, autrement dit un retour à la barbarie originelle, alors que le second exorcise cette dernière en postulant une nature humaine foncièrement bonne. Ni transformable à loisir ni purement subjectif, ni bête ni ange, l'homme ne saurait croître

<sup>13</sup> Lire sur ce personnage *Le baron Ungern, Khan des steppes* de Léonid Youzéfovitch (Éditions des Syrtes, 2018).

<sup>14</sup> Notons toutefois que ce dernier a dû revoir sa copie au vu des événements du XXI<sup>e</sup> siècle.



hors sol, coupé de ses dimensions complexes ainsi que des multiples terroirs qui, depuis l'aube des temps, le génèrent dans la plus grande diversité. À cet homme réel, s'oppose celui des utopies et plus encore celui qui risque bel et bien d'advenir : le dernier homme annoncé par le Zarathoustra de Nietzsche et célébré par Francis Fukuyama.



Dans le monde enchanté des Eloi, tout le monde il est beau et il est gentil (*The Time Machine*, George Pal, 1960)

### **Misère de l'homme-masse**

Pour José Ortega y Gasset (1883-1955), « l'homme-masse » (*hombre-masa*) est le dernier produit des sociétés occidentales. Le philosophe madrilène le décrit comme un enfant gâté jouissant en primitif des progrès techniques d'une civilisation moderne qu'il entraîne \_ par le biais de pseudo élites façonnées à son image \_ dans une irrémédiable décadence, un nouvel âge des ténèbres<sup>15</sup>. Prisonnier d'un mode d'existence unidimensionnel fondé sur la consommation, l'homme terminal est ennemi de toute transcendance, si ce n'est sous les formes frelatées du spiritualisme *new age* et du développement personnel. Un autre symptôme de son rabougrissement apparaît dans ce qu'il désigne désormais sous le nom de « culture », non plus un travail sur soi par la confrontation aux grandes œuvres des civilisations du passé mais la simple fréquentation assidue d'un marché balisé par la publicité (le dernier prix littéraire en tête de gondole, l'expo d'art contemporain à laquelle il faut courir, etc.). Toujours disposé à participer aux deux minutes de la haine (Orwell, 1984), il n'en a pas moins intégré un pacifisme de façade \_ sur le mode infantile « la guerre, c'est pas bien » \_ alors que son propre confort dépend d'une constante prédation économique. Son conditionnement l'ayant détourné du riche héritage du logos grec et de la religion traditionnelle, devenue objet de dégoût, c'est désormais le marché et lui seul qui lui dicte ses conceptions du bien et du mal. Pour le système néolibéral, l'ennemi est tout ce qui lui reste extérieur ou s'oppose à son hégémonie. Cette désignation de l'ennemi fonde le politiquement correct et façonne l'opinion de l'homme-masse qui sait d'instinct se prémunir contre les pensées mises à l'index. Le combat immémorial contre l'autre se prolonge ainsi dans une autocensure, étape supplémentaire de l'asservissement d'un individu violenté jusque dans son plus intime (sa conscience, ses cellules) et qui ne se laisse plus d'autre choix que la soumission totale à son devenir cyborg. Ayant renoncé à l'outil de la réflexion, dont l'usage lui est devenu trop pénible, il se trouve désormais dans l'incapacité d'identifier ce qui le menace réellement sur le plan existentiel.

### **Des armes philosophiques**

Le progrès authentiquement humain a pour préalable la reconnaissance de l'autre \_ individuel ou collectif \_ dans son droit à l'existence et au développement. Cette ouverture à l'altérité suppose une autonomie et une élévation de pensée permettant de déconstruire, pièce après pièce, les mécanismes qui y font obstacle. Chose très difficile pour une mentalité excluante qui ne connaît que le « nous » du repli tribal et d'un passé fantasmé. Chose encore plus improbable pour « un empire du Bien » (Philippe Muray) anhistorique qui vise à tout inclure dans la même uniformité et considère ses propres réalisations comme le faite provisoire de la civilisation humaine. Chose impossible enfin pour les individus présentant ces troubles de la personnalité et autres pathologies qui sont à l'origine de certaines visions du monde prétendant régénérer l'humanité... De la sauvagerie primitive au déclin de la civilisation libérale, la haine et la négation d'autrui n'ont cessé de se renouveler, les

15 Ce que montre à sa façon le désopilant film culte de Mike Judge, *Idiocracy* (2006).

principaux changements consistant dans le remplacement de la hache en silex par le clavier de l'ordinateur et le massacre brutal par le concept spécieux d'ingérence humanitaire. En pouvant livrer ses guerres à distance voire par procuration, le pouvoir psychopathe (*exousia*) n'a désormais plus besoin de se salir directement les mains. Outre son arsenal sophistiqué, il dispose du levier tout-puissant de la désinformation déversée en flot continu sur des masses hébétées par des gadgets rendus indispensables. Pour résister à cette réécriture permanente du réel, il ne s'agit pas seulement de sentir que quelque chose cloche \_ à l'instar du bestiau récalcitrant au moment de partir pour l'abattoir \_ mais encore d'avoir la capacité de discerner l'inversion (du vrai vers le faux et vice-versa) et ses véritables promoteurs, au-delà de tous les écrans de fumée dont ils peuvent s'entourer. L'immense pouvoir de ces apprentis démiurges réside dans une sorte de magie noire combinant l'idéologie aux algorithmes et produisant un monde intermédiaire rempli de simulacres, théâtre d'une révolution culturelle permanente. Prisonniers de cette illusion, domestiqués par la tromperie et la peur, condamnés au traçage permanent, leurs victimes consentantes ne pourront qu'acquiescer à une propagande cynique prétendant, comme du temps de Staline, que « la vie est devenue meilleure, plus légère » ou, dans un autre registre, que « la guerre c'est la paix » (Orwell).

Dans un contexte de psychose généralisée et de dépolitisation tous azimuts, le dissident n'a d'autre choix que d'ériger sa citadelle intérieure, solidement ancrée dans la terre, accueillante à ses frères humains et toujours ouverte vers le haut au contraire du bunker qui enferme. Cela sans jamais perdre de vue la nécessité de créer du lien, la meilleure défense étant toujours collective<sup>16</sup>. L'autonomie nécessite une vitalité intellectuelle, une capacité à « penser autrement », ce qui était justement la définition du dissident dans l'Union Soviétique<sup>17</sup>. Une pensée affranchie de tout manichéisme et libérée d'une tyrannie virtuelle tour à tour délirante ou anesthésiante, selon que l'objectif des communicants soit d'affaiblir les perceptions devant des menaces par trop réelles ou bien d'exciter émotionnellement contre telle ou telle incarnation du mal. Si les ennemis que l'on nous désigne ne sont le plus souvent que ceux du système voire de purs produits de l'industrie de la falsification, il est par contre des maux indubitables contre lesquels il s'agit de lutter avec la plus grande des résolutions : l'atonie intellectuelle entretenue par l'adhésion à la doxa et un climat de peur permanent, la fuite dans des croyances démobilisatrices et enfin la colère aveugle qui conduit à confondre la victime avec le coupable. La première forme d'autodéfense consiste donc à préserver sa lucidité et, à cet égard, nécessite des armes philosophiques. C'est le choix du réel contre le virtuel, avec tout ce que cela implique. Dans cette lutte, le positionnement fondamental, qui détermine tout le reste, réside dans le rejet du mensonge car il ne saurait y avoir de plus grand ennemi que celui qui l'érige en principe.

**José Carmona**



Un témoignage visuel de la noblesse d'esprit : la magnanimité envers l'adversaire vaincu  
(détail du célèbre tableau de Vélasquez *La reddition de Breda*)

[www.shenjying.com](http://www.shenjying.com)

<sup>16</sup> C'est là une limite des arts martiaux qui, dans un contexte social atomisé, ne connaissent que l'individu. Pour faire sens, l'autodéfense devrait nécessairement être collective.

<sup>17</sup> En effet, le mot russe *inakomyслиachtchy* que l'on traduit habituellement par *dissident* signifie littéralement un « pense-autrement ».